

L'IDÉAL HUMAIN...

La civilisation chrétienne a, jusqu'ici, depuis l'invasion des barbares, suivi son cours normal. Quand, vers la fin de l'Empire romain, notre ère prit naissance, la civilisation païenne tombait en décomposition. L'exploitation la plus féroce, le mercantilisme, l'affaïssement général des caractères, la recherche insatiable des jouissances matérielles, telle était la physionomie de l'époque. Comme aujourd'hui, le luxe désordonné et effréné des patriciens s'étalait sans pudeur aux yeux de la misère plébéienne; comme aujourd'hui, la vénalité était d'usage courant en haut comme en bas de l'échelle sociale; comme aujourd'hui, le parasitisme, le fonctionnarisme, l'excès des impôts, affamaient la population dont ou amusait la patience par des promesses de pain - gratuit peut-être, - et des jeux. Le culte des dieux, délaissé, avait été remplacé, encore comme aujourd'hui, par l'idolâtrie de la loi et par l'exaltation, habilement entretenue, d'un idéal - bon pour la masse, naturellement - civico-patriotique.

Des idées de fraternité universelle, de relèvement des humbles et d'abaissement des puissants, se répandirent venant d'Orient. Leur semence germa ferme et dru parmi les opprimés et les déshérités, dont l'espoir en un état social meilleur fut réveillé. Malgré les persécutions sanglantes, la force d'expansion de ces doctrines égalitaires grandissait rapidement au sein des masses, victimes de l'ordre social d'alors. Bien que mélangées de déisme, c'est surtout leur caractère social qui en faisait la faveur. Les souffrances engendrées par l'égoïsme, la rapacité et l'exploitation des classes dirigeantes prenaient leur revanche en un idéal d'amour réciproque et d'étroite solidarité, sans cesse avivé par la répression violente des possédants menacés dans leurs intérêts. Une rénovation sociale s'annonçait imbue d'aspirations communistes, rejetant de son idéal le divinisme païen remplacé par le culte d'une humanité bien heureuse et libérée.

Trois raisons la firent avorter. Le fatras religiosâtre dont les tendances nouvelles étaient imprégnées favorisa la détermination d'articles de foi de l'intégrité desquels la formation d'une hiérarchie dogmatique et conservatrice devait être la sauvegarde. En outre, l'autorité païenne, comprenant à la longue l'inutilité de la répression, pensa plus habile de canaliser le mouvement et, de concert avec les «*princes de la nouvelle Église*», elle fit tous ses efforts pour en annihiler toute la partie sociale et le faire dévier en une révolution purement religieuse.

Enfin, la diversion opérée par l'invasion des barbares lui porta le dernier coup. Ces peuplades retardataires, survenant avec leurs cultes vivaces et fanatiques, s'implantèrent sur la civilisation naissante et la ramenèrent à quelques siècles en arrière. Des théories nouvelles, leur esprit grossier et primitif ne sut voir que la religiosité à laquelle il adapta son idolâtrie enfantine; il les disciplina en dogmes religieux portant l'empreinte de l'anthropomorphisme de leur théogonie élémentaire. Les mœurs brutales de ces peuples sauvages ainsi que leur admiration de la force physique, étouffèrent les aspirations égalitaires et fraternelles du christianisme naissant auxquelles elles substituèrent l'individualisme étroitement égoïste formant le caractère de ces hordes guerrières.

Sous l'influence de ces trois causes concomitantes, persistance de l'esprit religieux dans les nouvelles conceptions sociales, immixtion de l'autorité dans le mouvement rénovateur et intervention de peuples idolâtres et primitifs, le monde européen retomba aux échelons inférieurs de la civilisation. L'importance de l'individualité humaine commençant auparavant à se faire jour, s'éclipsa devant la prédominance du vouloir de la divinité et l'idéal de la nouvelle société redevint pour longtemps un idéal divin fataliste et grossier.

Cependant, la longue et sanglante lutte qu'eut à soutenir la science renaissante contre les dogmes religieux et les préceptes théologiques, dégagea peu à peu l'humanité de l'asservissement des prêtres. Les découvertes successives fournissant des explications naturelles des phénomènes attribués à l'intervention constante d'une Providence vigilante, tout en révélant la niaiserie enfantine des conceptions cosmogoniques de la théologie et en démontrant de plus en plus l'inutilité de l'hypothèse d'un esprit créateur et ordonnateur de l'univers, contribuèrent à développer l'esprit de critique auquel ne purent résister les fantasmagories puériles des religions. Le 19^{ème} siècle, siècle d'essor pour les sciences physiques et naturelles,

est un siècle de matérialisme. Il vit porter le dernier coup à l'esprit religieux dont les traces vont de jour en jour en s'effaçant. Après avoir dégagé en grande partie la science du fatras dialectique dont le moyen-âge l'encombrait, il assiste à l'avènement d'une nouvelle science, celle de l'homme et de ses rapports avec ses semblables, de la sociologie.

Dès lors, l'idéal se transforme. Les philosophes du 18^{ème} siècle avaient fortement ébranlé l'idée de Dieu. Survint la Révolution de 1789 et la conquête du pouvoir politique et social par la classe bourgeoise. Celle-ci, sceptique et voltairienne, ne croyant plus à Dieu, sans idéal bien précis, sauf celui de ses intérêts, était incapable de substituer du premier coup à l'idéal divin, mort désormais, un idéal largement et universellement humain. Elle rapetissa celui-ci, le morcela, le délimita en des frontières selon la diversité de ses intérêts; et cet embryon, cet avorton d'idéal, elle le poétisa, le magnifia aux yeux de la masse, par elle asservie qu'elle fut, par le mirage, pousser au sacrifice bénévole de son sang.

Toutefois avec l'engouement patriotique, l'idéal, de divin, était devenu humain. Aujourd'hui, cet idéal rétréci paraît mesquin. Un idéal plus ample agite les esprits. Dégagé de religiosité, désabusé du renoncement indéfini de soi-même, il se précise dans l'entière indépendance de l'individu garantie par la solidarité universelle. C'est lui, c'est ce vaste idéal humain qui donne aux nouvelles générations la force combative pour le présent et la confiance en l'avenir pour l'instauration, sur les ruines des barbaries passées, de la vraie civilisation sur le seuil de laquelle nous ne faisons qu'entrer.

André GIRARD.
